

L'Envers du décor par Henry Liberman

«In fact the whole of Japan is a pure invention. There is no such country, there are no such people.»

Oscar Wilde (1889)

La France a eu son Père Joseph, le capucin – d'où « éminence grise » – conseiller de Richelieu qui tirait les ficelles dans l'ombre du grand cardinal, et ses successeurs éponymes, certains restés inconnus, d'autres plus célèbres, par exemple, au vingtième siècle, Jean Jardin et Alexandre Kojève; les Etats-Unis eurent le colonel House du temps de Wilson, plus récemment Andrew Marshall et Albert Wohlstetter. On pense aussi au fédéraliste européen Joseph Rettinger.

Un des Père Joseph Japonais s'appelait Mitsuru Toyama et il a joué un rôle des plus importants dans la vie politique du Japon des années 1880 jusqu'à sa mort en 1944. Que ce soit sur le devant de la scène, comme au début de sa carrière, ou dans les coulisses, assumant le rôle de sage – certains diront de « juge de paix » – il a été au centre, sinon de tous, du moins d'un bon nombre des agissements des coteries, ligues et sociétés plus ou moins secrètes, civiles et militaires qui, animées par une idéologie ultranationaliste, ont poussé le Japon à mener les guerres d'agressions et de conquêtes en Corée, en Chine, en Mandchourie, pour finalement aboutir à la catastrophe de la guerre américano-nippone.

En plus, et c'est ce qui nous a amenés à nous intéresser au personnage, il a été un promoteur infatigable du budo, tout comme le fut Ryohei Uchida, son bras droit et fils spirituel. Leurs noms sont mêlés à l'histoire du judo, du kendo moderne, du jodo, du kempo, entre autres. Et au moins indirectement, par l'intermédiaire de la secte Omoto Kyo et son gourou fantasque Onisaburo Deguchi, leur trajectoire a croisé celle du fondateur de l'art que nous pratiquons, Morihei Ueshiba.

Toyama fut le fondateur et le dirigeant de ce qui est couramment appelé à tort une société secrète, la Genyosha, la société de l'Océan noir – le détroit qui sépare la Corée du Japon. Plus tard il fut l'inspirateur de la Société du Fleuve Amour, plus connue sous le nom de « société du Dragon noir » : la Kokuryukai nominalement fondée et dirigée par Ryohei Uchida.

Pour comprendre ce que furent ces sociétés, les conditions de leur naissance et de leur développement, leur idéologie, leurs buts et leurs moyens d'action, il faut remonter quelques dizaines d'années, à la fin de la période Tokugawa (1600-1868) et aux soubresauts qui ont marqué le début de l'ère

SU DO KU

Meiji, en particulier la révolte des samourais de Satsuma de 1877. Et pour comprendre ce qui s'est passé au cours des quelques cinquante ans qui séparent l'apparition de la flottille du Commodore Perry de la victoire du Japon sur la Russie en 1905, il faut connaître la nature du système dont est sorti le Japon pour prendre sa place parmi les grandes puissances mondiales.

Il ne s'agit pas ici de réécrire l'histoire du Japon moderne – quoique sur la question les études approfondies en langue française soient relativement rares – mais simplement de proposer à la réflexion quelques éléments habituellement ignorés qui pourtant ont été des facteurs déterminants dans la formation du champ où se sont développées et la pratique et les idées générales – pour ne pas dire l'idéologie – qui viennent parfois hanter nos dojos. Nous verrons, par exemple, que l'origine des notions que l'on retrouve dans les discours sur l'aïkido, telles que « l'esprit dirige le corps » (mind over body) ou « une seule famille humaine », ne peut être saisie sans une connaissance de l'état d'esprit de l'armée japonaise dans les années suivant la guerre russo-japonaise ou les slogans pan-asiatiques des années 30.

Un des problèmes auxquels est confronté l'historien est la prévalence non seulement dans l'imaginaire populaire mais aussi dans le discours historique établi d'une image du passé, qui est en fait une construction a posteriori, un récit qui tient plus de la fiction que de la réalité. Par exemple, l'idée que l'Anglais instruit moyen se fait du Moyen-Age est un amalgame des drames historiques de Shakespeare, des romans de Walter Scott comme « Ivanhoé » et des différentes versions écrites ou filmées de la légende de Robin des Bois. Et c'est ce passé sinon mythique, du moins mystifié, qui est un des ingrédients de son identité d'Anglais – ou de Britannique : sans Walter Scott, il est douteux que le nationalisme écossais ait pris racines comme il l'a fait.

Les aventuriers de la Genyosha et de la Kokuryokai, les jeunes officiers et les idéologues de la Sakurakai, les officiers de l'armée du Guandong qui établirent le Mandchoukou étaient mus par une telle conception mystifiée du passé. Leur culte de l'Empereur, leur identification aux samourais, leur conception du Japon comme « peuple élu » à dominer l'Asie, s'ils étaient fonctionnels en tant que justification idéologique de la politique du Japon des années 1890-1945, étaient sans grand rapport avec ce qu'avait été réellement le caractère et le rôle de l'empereur, la nature des samourais et les véritables motivations de la Sphère de Co-prospérité asiatique. Ainsi, par exemple, on en vint à occulter la nature essentiellement féminine de l'empereur, au point de gommer de l'histoire les empereurs-femmes. En effet, de 593 à 779, c'est-à-dire près de deux siècles, ce sont six femmes qui se sont succédées comme tenno – c'est d'ailleurs l'Impératrice Suiko (593-628) qui fut la première à prendre ce titre – et pendant l'ère Tokugawa régnèrent les impératrices Meisho (1629-1643) et Go-Sakuramachi (1762-1770). Mais cela cadrait mal avec l'image d'un empereur incarnant « la virilité innée du Japon », titre d'une anthologie de textes de Inazo Nitobe et Kakuzo Okakura sur le bushido publiée par un certain Yasunosuke Fukukita vers 1942.

Dès 1912 Basil Hall Chamberlain, un des plus grands connaisseurs du Japon de son temps, professeur à l'Université impériale de Tokyo et traducteur du Kojiki, dénonçait l'« invention d'une nouvelle religion » (culte de l'empereur, culte du Japon, bushido). Il montrait comment « le Shinto, un primitif culte de la nature qui était tombé en désuétude, a été sorti de son placard et dépoussiéré », comment « [les classes dirigeantes] ont imposé la doctrine shinto selon laquelle le Mikado descend en ligne directe de l'indigène déesse du Soleil et que lui-même est un Dieu vivant sur terre qui exige à juste titre l'allégeance absolue de ses sujets ». Il exposait aussi comment les

Il s'agit de remplir les cases vides d'un carré de 9 x 9 cases, divisé en neuf carrés de 3 x 3 cases, et ce de manière à ce que chaque ligne horizontale et chaque colonne, ainsi que chaque case de chacun des 9 petits carrés, comportent tous les chiffres de 1 à 9. La solution sera publiée dans notre prochain numéro.

sudoku N° 23F

	5	3				2		
6			7	4	2			
		9					6	
	8							7
				9	7	5	1	2
	2	5					4	
8			1	7		4	9	
	9	7			3			6
		4	2					

solution du N° 22F

8	1	2	4	7	9	6	3	5
5	4	3	6	1	2	9	8	7
6	9	7	5	8	3	4	2	1
7	2	9	8	6	5	3	1	4
1	5	4	9	3	7	8	6	2
3	8	6	1	2	4	5	7	9
2	6	5	7	9	8	1	4	3
4	7	1	3	5	6	2	9	8
9	3	8	2	4	1	7	5	6

mythes qui forment la matière du Kojiki et du Nihongi devinrent histoire officielle et le bushido conçu comme essence de l'esprit chevaleresque hissé au rang d'idéologie nationale. «Le Bushido est une chose si moderne que ni Kaempfer, Siebold, Satow ou Rein – tous des hommes connaissant leur Japon par cœur – ne le mentionnent, ne serait-ce qu'une seule fois dans leurs abondants écrits. Il ne faut pas chercher bien loin pour trouver la cause de leur silence : le Bushido était inconnu jusqu'à il y a une ou deux décennies. (...) Le Bushido, comme institution ou code de règles, n'a jamais existé. Ce qu'on en rapporte a été fabriqué de toute pièce, et ce principalement pour l'édification des étrangers. »

Là encore le problème est la tentation de relire des textes datant des 16^e, 17^e et 18^e siècles, en y projetant des notions forgées au moment des luttes pour un « renouveau national » du Japon et des efforts des milieux dirigeants nippons pour se faire une place parmi les grandes puissances occidentales. Cette rétrospection va alors se saisir de chaque élément qui, sorti de son contexte, va pouvoir servir à construire une notion intemporelle du bushido. Nous reviendrons dans un prochain article sur toute cette problématique qui empoisonne et la compréhension de l'histoire du Japon, et les esprits des samourais en herbes (le film de Jim Jarmusch « Ghost Dog » donne un bon exemple de ces phantasmes).

Pour essayer de comprendre des hommes comme Mitsuru Toyoma, Ryohei Uchida ou Morihei Ueshiba, il faut essayer de reconstituer l'arrière plan historique et culturel dans lequel ils baignaient. Sinon on est condamné au genre de malentendu que rapporte Ellis Amdur : « Je me souviens d'un Américain sincère demandant à Nidai Doshu (Koshimaru Ueshiba) ce qui avait conduit son père au pacifisme. Il a fallu que le traducteur s'y reprenne à trois fois pour que Doshu comprenne la question. Il s'est mis à rire (giggle) et dit: 'Mon père n'a jamais été pacifiste. Il était au delà de tout ça, au delà du bien et du mal, de ce genre de chose' ».

Toyoma et les hommes qui se sont retrouvés autour de lui à Fukuoka sont issus, s'identifiaient aux samourais qui menèrent la révolte de Satsuma en 1877. (Nous avons déjà traité de ces événements à l'occasion de notre critique du film « Le Dernier Samourai » dans l'éditorial d'AikidoJournal n° 12). Cette révolte fut conduite par Saigo Takamori, personnalité d'exception qui joua un rôle de tout premier plan dans la « restauration » Meiji. Après sa mort il devint la figure symbolique de tout ce que le Japon comptait de nostalgiques, d'hyper-nationalistes et de réactionnaires. Autre malentendu : si Saigo se crut obligé de prendre la tête d'un soulèvement de desperados, son opposition au régime était d'une autre nature que celle des samourais qui l'avaient appelé à les commander. Mais ironie de l'histoire, la Genyosha tiendra une place non négligeable dans la subjugation de la Corée. Saigo avait démissionné du Conseil d'Etat et de son poste de commandant en chef des forces armées parce qu'il était en faveur d'une conquête immédiate du pays du matin calme, entre autre pour donner un exutoire aux ex-samourais remuants.

IMAGE ET RÉALITÉ HISTORIQUE

L'idée que l'on se fait habituellement de la période Tokugawa (ère Edo) suit plus ou moins le patron suivant : Togukawa Iyasu ayant vaincu ses concurrents et établi sa dictature sur le pays, a verrouillé le Japon et jeté la clé par la fenêtre. Il a établi un système de castes, figé la société sous l'autorité absolue des guerriers, les samourais. Le Japon aurait été comme un château de la Belle au bois dormant pendant 250 ans, jusqu'à ce que le Prince Charmant Perry et son escadre de navires noirs ne le tire du sommeil. Pendant ce temps, les samourais, à la fois guerriers et lettrés, se livrent assidûment à la pratique des armes et du pinceau, ne s'interrompant que pour faire zazen. Autour d'eux les paysans font pousser le riz qui nourrit tout ce beau monde qui vit en vase clos. Quand Perry est arrivé, le régime shogunal montrant son incapacité à protéger les rêves de la belle, les patriotes légitimistes le renversent et remettent l'empereur à sa juste place.

En fait : le Japon n'a jamais été complètement isolé, les samourais ont rapidement cessé d'être des guerriers, ils étaient citadins et on ne les voyait à la campagne que quand ils devaient réprimer dans le sang les nombreuses jacqueries, car les paysans se révoltaient aussi régulièrement que les famines les frappaient. Le régime shogunal était en pleine décadence dès le début du 19^e siècle et certains daimyos – ceux-là mêmes qui seront les instruments de la restauration Meiji : Satsuma, Choshu – menaient une politique quasiment indépendante, y compris sur le plan extérieur.

LA GRANDE FERMETURE

On se représente habituellement les événements des années 1854-1868 comme l'effet de l'irruption du monde extérieur sur la scène japonaise, et la période antérieure est conçue comme celle d'une fermeture hermétique. L'élimination progressive (mais brutale) entre 1587 et 1639 de l'influence espagnole et portugaise a aussi été celle du christianisme, qui à son apogée, comptait un dixième de la population. L'Europe s'est fortement émue des persécutions dont furent victimes les chrétiens japonais, à commencer par le bannissement par Hideyoshi des prêtres étrangers en 1587 jusqu'à la chasse systématique aux chrétiens, décrétée en 1614. Ceux-ci étaient relativement nombreux dans le sud du pays, les daimyos « kirishitan », tels Omura Sumitada ayant imposé leur nouvelle foi à leurs sujets. En 1614 le processus fut inversé, en particulier après la révolte de Shimabara en 1638. On rapporte que 37.000 rebelles furent massacrés par les troupes du bakufu. Pour mémoire : les conversions forcées et les autodafés ne sont pas une invention japonaise, et le sort d'un prêtre catholique surpris dans l'Angleterre élisabéthaine était bien pire que celui de son confrère arrêté au Japon (pendus puis dépendus vivants, leurs organes génitaux tranchés et jetés au feu, ils étaient ensuite éviscérés). Les chrétiens ne furent d'ailleurs pas les seuls affectés par la politique de *Gleichschaltung* (mise au pas) de Iyasu : les bouddhistes de la secte Furi-fuse ne furent pas plus épargnés.

La révolte de Shimabara entraîna le décret instituant le « bouclage » total du Japon (sakoku rei) en 1639. Les étrangers sont interdits de séjours, sauf les Chinois à Nagasaki et les Hollandais sur l'île artificielle de Deshima dans la baie de Nagasaki, les livres étrangers sont bannis, tout Japonais pris quittant le pays, ou l'ayant quitté tentant d'y revenir est puni de mort (1638). La construction de navires pouvant se livrer à autre chose que du cabotage est interdite.

Outre la crainte de voir son autorité mise en cause et la souveraineté du Japon menacée, le sakoku visait aussi à étancher l'hémorragie de métaux précieux, essentiellement argent, provoquée par l'afflux de marchandises étrangères.

Mais cette fermeture est relative : rappelons que Chinois et Hollandais ont accès au port de Nagasaki. Mais aussi et cela jouera un rôle très important dans le déroulement des événements ultérieurs, les relations commerciales avec l'extérieur, surtout la Chine des Ming et, à partir de 1644 celles de la dynastie mandchoue des Qing, passent par les îles Ryuku (Okinawa) occupées depuis 1608 par les daimyos de Satsuma.

Quand on considère la place privilégiée qu'occupait la Hollande, ou plus précisément la Compagnie hollandaise des Indes orientales, il faut se souvenir que tout le long du 17^e siècle – en fait jusqu'à ce qu'un Hollandais, Guillaume d'Orange, monte sur le trône d'Angleterre en 1688 ! – la Hollande est la puissance navale et commerciale mondiale dominante, que ce qui est aujourd'hui l'Indonésie (Java et Sumatra) est une de ses colonies, et que New York s'appelait Niew Amsterdam.

S'il n'y a pas de relations diplomatiques à proprement parler entre le Japon et la Chine, il n'en va pas de même avec l'autre voisin, la Corée. Après le retrait des armées japonaises de Corée, envahie par Toyotomi Hideyoshi en 1592, une ambassade coréenne se rend au Japon en 1607. De

cette date à 1811 il y en aura douze. Si le bakufu ne rend pas la pareille, il charge le seigneur de Tsushima, une petite île située dans le détroit séparant la Corée du Japon, de l'administration des relations diplomatiques et commerciales entre les deux pays.

Dans un autre registre, on peut aussi considérer qu'aux dix-sept et dix-huitième siècles l'isolement du Japon vis-à-vis du reste du monde se double d'un isolement des communautés locales les unes par rapport aux autres, et des communautés locales par rapport aux centres (Edo shogunale et Kyoto impériale). Plusieurs historiens japonais ont souligné qu'avant la Restauration, les paysans japonais des provinces reculées n'avaient jamais entendu parler de l'empereur (pas plus que du shogun, d'ailleurs). Le manque de rapport au monde extérieur d'une grande partie de la population rurale n'est pas un phénomène spécifiquement japonais, il en allait de même, au moins jusqu'à la fin du 18^e siècle, des paysans européens.

Mais dès 1720 l'interdiction d'importer des livres étrangers est levée. On commence à parler d'autoriser la construction de navires hauturiers en 1769. En 1811 le Bakufu met en place un service de traduction des livres étrangers : on ne peut plus ignorer l'existence du monde extérieur, et la curiosité est grande. Les « études hollandaises », appelées rangaku, apportaient aux lettrés la connaissance de ce qui se passait en Occident en terme de science, d'histoire, d'économie, de philosophie, de droit, de médecine, de littérature et de religion, même si les autorités shogunales auraient préféré les voir se concentrer sur les sciences pratiques et les techniques immédiatement utilisables.

Dès la fin du dix-huitième siècle la nécessité – et l'inévitabilité – de l'ouverture au monde extérieur, est reconnue par les plus lucides des dirigeants. Kudō Heisuke (1734-1800) pouvait écrire : « Le but premier du gouvernement du royaume est d'approfondir la puissance de notre pays. Pour approfondir la puissance de notre pays nous devons laisser la richesse des pays étrangers entrer au Japon ». En 1798 l'économiste Honda Toshiaki (1744-1821) définissait ainsi les priorités nationales : 1) la fabrication systématique d'explosifs à fins militaires et civiles ; 2) le développement de la métallurgie (mines et forges), les métaux formant la colonne vertébrale de la nation ; 3) la constitution d'une marine marchande nationale qui enrichirait le Trésor en vendant des produits à l'étranger et permettrait d'éviter les famines ; 4) l'abrogation de la politique de sakoku (fermeture) et le lancement d'une politique de colonisation des territoires proches. Essentiellement, le programme de Meiji.

FÉODALISME ?

Le temps des Tokugawa est généralement qualifié de féodal. Le problème avec ce terme, c'est qu'il est souvent compris comme « médiéval », avec toutes les images qui y sont attachées.

École spécifique mensuelle,
stages ouverts à tous

Association Nationale Culturelle
d'Aïkido

Michel  Bécart

6^{ème} Dan PARIS

<http://www.michelbecart.com> – info@michelbecart.com

Tél. : +33 (0) 1 42 03 20 60

Cours tous les jours ouverts à tous en soirée
et le samedi matin

L'historien anglais Frederic William Maitland (1850-1906) a pu écrire : « Le terme est devenu si ample qu'il est possible de soutenir que de tous les pays l'Angleterre a été le plus, mais tout aussi bien le moins, féodalisé, et que Guillaume le Conquérant y a introduit, ou tout aussi bien éliminé, le système féodal. »

Le grand historien médiéviste Georges Duby définit le féodalisme comme un système économique-politique caractérisé par 1) la décadence de l'autorité royale, 2) le passage de la défense du territoire aux seigneurs locaux 3) le pouvoir des seigneurs surpasse celui de l'ancienne autorité royale. Tout le contraire de la situation japonaise: Le début de la période du bakufu est marqué par une affirmation de l'autorité centrale (le shogun était aussi appelé taikun « grand prince »), les seigneurs locaux se voient privés de leurs forces armées et ils sont forcés de se soumettre au régime du *sankin kôtai*: passer la moitié de leur temps à Edo, en y laissant leur famille en otage quand ils séjournaient dans leur domaine. On pense beaucoup plus à la monarchie absolue à la Louis XIV qu'à la féodalité.

Néanmoins si on s'en tient à une définition du féodalisme comme mode de production caractérisé par l'appropriation par une classe de guerriers du surplus produit par une classe de paysans liés à la glèbe (qu'ils soient serfs, métayers, fermiers ou même individuellement ou collectivement propriétaires de leurs terres), on peut alors parler d'un Japon féodal du dix-septième au dix-neuvième siècle.

Les Tokugawa contrôlent directement 25 % du territoire – essentiellement le centre du Japon, les grandes villes, les ports et les mines. Quelque 260 daimyos se partagent le reste. Mais si on regarde de plus près, on voit que les Tokugawa, leurs vassaux directs, les daimyos apparentés (*shimpan*) et les alliés (*fudai*) disposaient d'un territoire produisant en tout 16,4 millions de koku de riz, alors que les daimyos anciennement opposés à Ieyasu et qui lui avait fait allégeance après la bataille de Sekigahara (*tozama*) contrôlaient 9,4 millions de koku. Les descendants de ces *tozama* (dont les clans Shimazu de Satsuma et Mori de Choshu) seront les moteurs de la restauration Meiji).

De par le système du *sankin kôtai* et pour affirmer leur pouvoir par des dépenses somptuaires, les daimyos dépensent plus que ne leur rapportent les impôts prélevés sur la paysannerie : daimyos et samourais s'endettent

auprès des marchands qui jouent aussi le rôle de banquiers.

LES SAMOURAIS

Depuis les réformes imposées par Hideyoshi (« *katana giri* » confiscation des armes détenues par les paysans et artisans, seuls les samourais ont le droit de porter le sabre long, de 1588) puis Togukawa Ieyasu (édits de 1600) les samourais ne sont pas, ne peuvent pas être, propriétaires terriens, et les propriétaires terriens ne sont pas, ne peuvent pas être, samourais. Alors que la noblesse européenne est essentiellement attachée à une terre dont elle porte le nom, le samourai est en fait l'employé d'un daimyo dont il reçoit une solde en nature, tant de koku de riz. Auparavant, il y avait des guerriers cultivateurs et des paysans ou des artisans armés.

Mais le bakufu a chassé les samourais de la campagne (*heino-bunri*), et en a fait des fonctionnaires, pour ne pas dire des bureaucrates, et des agents du maintien de l'ordre. Ironiquement, on pourrait dire que peut-être l'interprétation de *take* (l'idéogramme qui se lit bu dans *bushido*) comme « arrêter la lance » vient de là ... les samourais comme gardiens de la paix. Ils sont citadins, essentiellement coupés des villages qui sont plus ou moins autonomes sous l'autorité d'un ancien. Au sein de ces communautés rurales va se développer une couche de propriétaires fonciers et de marchands qui sera au dix-neuvième siècle une des bases sociales de la restauration Meiji.

Un auteur allemand a calculé que le revenu moyen d'un samourai était inférieur à 35 koku de riz, ce qui le mettait au niveau d'un paysan peu fortuné. Le revenu d'un samourai de rang moyen était d'une centaine de koku, l'équivalent de ce qu'engrangeait un paysan aisé. Mais souvent leur allocation de riz était réduite par leurs daimyos, eux-mêmes au bord de la ruine, et ils devaient rompre leurs liens d'allégeance et se retrouvaient ronins. Ils s'installaient alors dans les centres urbains où ils survivaient en donnant des leçons – d'armes aussi bien que de littérature et de philosophie chinoise – aux fils de marchands. Etudiant les langues et les sciences occidentales, ces ronins allaient devenir des agents actifs de l'ouverture du Japon et de la restauration. L'intérêt mutuel des samourais pauvres et des marchands et paysans aisés est alors de mettre un terme au système de castes : pour les uns avoir au moins une part de pouvoir, pour les autres, partici-

per à la vie économique sans déroger. La préoccupation principale de la majorité des samourais n'était pas de se perfectionner dans le maniement du sabre, mais de trouver par tous les moyens, plus ou moins honnêtes, plus ou moins honorables (quand les *yakuzas* se réclament de la tradition samourai, ce n'est pas seulement pour se faire mousser, leurs prétentions ont une base historique), l'argent qui leur permette de joindre les deux bouts.

Comme le dit E. Herbert Norman, historien américain du Japon moderne : « Les longues années de paix du shogunat Tokugawa avaient sapé l'ardeur martiale des samourais et rendu leur existence superflue, ils étaient ainsi virtuellement devenus une classe parasitaire. »

URBANISATION

Une des conséquences de la politique de *heino bunri* et de *sankin-kôtai* a été, entre 1580 et 1610, un développement urbain parmi les plus dynamiques que l'histoire mondiale ait connus. Les daimyos n'ont plus droit qu'à une ville fortifiée, et c'est là que les samourais chassés des campagnes vont venir, ainsi que tout un monde d'artisans et de commerçants et leurs serviteurs et employés respectifs, le germe d'un prolétariat urbain. Vers 1700 Tokyo (Edo) comptait plus d'un million d'habitants, Kyoto un demi-million, Osaka plus de 400 000. Parmi les nombreuses « villes-château », Nagoya et Kanazawa approchaient les 100 000, et d'autres, telles Sendai, Okayama, Kagoshima, Hiroshima et Nagasaki en comptaient quelque 60 000 et étaient devenues des centres urbains et commerciaux importants. On estime qu'au début du dix-huitième siècle entre 15 et 20 % de la population japonaise – environ 35 millions d'habitants – habitaient dans des villes : à l'exception de la Hollande et de l'Angleterre, le Japon était le pays le plus urbanisé au monde.

Si, en tant que caste, les marchands occupent le bas de l'échelle sociale officielle, en tant que classe ils tiennent le haut du pavé. Le Shogun encourage le développement du commerce, et les ententes commerciales permettent à quelques familles (par exemple les Mitsui, les Sumitomo, les Kônoike) de former une véritable haute bourgeoisie dont le train de vie n'a rien à envier à celui de certains daimyos. Certains de ces dynastes bourgeois se font adopter par des familles samourais, et les samourais désargentés étaient fort aises d'intégrer une famille de marchands par mariage ou par adoption.

Suite sur page 22 ■■■



N° 1 F = 1/02

Interv. : P. Muller; Z. Kokowski; Visite de Tokyo, le Doshu à Paris; A l'occasion de la visite du Doshu...; trois condamnés à mort exécutés; la maison japonaise; le point de vue de...; le 8^{ème} congrès de la fédération inter. d'Aikido.



N° 2 F = 2/02

Interv. : H. Mochizuki; P. Muller; M. Erb; La douleur, langage du corps; Sayonara: Hommage à Saito Sensei; Calendrier japonais; aux sources de l'empire 2; japonais...; la politesse à table; il était une fois en Amérique.



N° 3 F = 3/02

Interv. : H. Mochizuki 2; M. Erb 2; Irimix et Suwarix; Katedorix et Tatamix; la langue chinoise; la politesse à table 2; la vie du corps; Kin-Shin-Tai, Jo Cordot; un budoka non-voyant; Calendrier japonais; Miyako Fujitani.



N° 4 F = 4/02

La douleur, langage du corps 2; Calendrier japonais; Interv. : G. Savegnano; J. Bone-maison; la langue chinoise 2; Kanazawa en proie à la provincialité; Big Brother à la Japonaise; Saluer... comment, quand et pourquoi?; Territoires et Katanas.



N° 5 F = 1/03

Le droit japonais; L'histoire du sabre; Y. Yamada Sensei; Mitsuo Tasaka Sensei; A. Cognard Sensei; Renata et Dragisa de Berne 2; Kanazawa de Berne; la langue chinoise 3; Japon; Ouverture ou repli du soi; La violence...; L'évolution de l'Aikido, M. Erb.



N° 6 F = 2/03

Le droit japonais 2; L'histoire du sabre 2; M. Tasaka Sensei 2; A. Cognard Sensei 2; Renata et Dragisa de Berne 2; M. Vanhornwegen; la langue chinoise 4; Japon; Faits et mythes à propos d'un sujet délicat; L'ésotérisme dans les arts martiaux; Dignité.



N° 7 F = 3/03

L'histoire du sabre-p3; Entret. : Walther G. von Krenner; Les cerisiers fleurissent à Darmstadt; Renata et Dragisa de Berne-p3; M. Vanhornwegen; la langue chinoise 5; Aikido spirituel; Stages d'été; Japon; Ou la Russie et le Japon...; à Monsieur le Ministre de la Jeunesse et des Sports.



N° 8 F = 4/03

Entretien : H. Tada Sensei; M. Anno Sensei; Hiroo Mochizuki Sensei; Les cerisiers fleurissent à Darmstadt p2; Dojo H. Kobayashi; Stage d'été à Embrun - à Lisbon - à Annecy - à Lons le Saunier; M. Fujitane Sensei; Special Kisshomaru Ueshiba - collections de photos.



N° 9 F = 1/04

Entretien : Hiroshi Tada Sensei 2; Hiroo Mochizuki Sensei 2; Michel Bécart; Jürg Steiner de Bienne; 20 ans FFAA; Miyako Fujitane Sensei 2; Les gyosho; Introduction; L'arbre aux multiples; En Inde.



N° 10 F = 2/04

Entre. : Christian Tissier Sensei; Hosokawa Sensei; M. Bécart-p2; Jürg Steiner de Bienne-p2; Patricia Guerri; M. Fujitane Sensei 3; Hakodate en Hakkaïdo; Hikitsuchi Sensei est décédé; Olivier Gaurin répond; La Présence spirit. de Chiba Sensei; J'ai dû accepter le neuvième dan.



N° 11 F = 3/04

Entretien : Christian Tissier Sensei 2; Hitohiro Saito; Daniel Toutain; Olivier Gaurin; Miyako Fujitane Sensei-p4; Hikitsuchi Sensei un hommage en Photos; L'histoire du sabre-p4; Stages de préparation au Brevet d'Etat; Le dojo, lieu de symbole par A. Cognard.



N° 12 F = 4/04

Entretien : Nobuyoshi Tamura Sensei; Hitohiro Saito-p2; Olivier Gaurin-p3; St. Benedetti; Pierre Grimaldi; Kenji Hayashi; Ph. Orban de Leipzig; 20 ans de la FSA; Dohu en Italie; Les Racines et les branches-Paul Linden; Le jardin japonais;



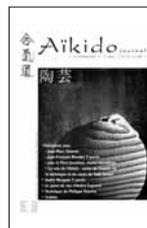
N° 13 F = 1/05

Entretien : Nobuyoshi Tamura Sensei-p2; S. Benedetti-2; Roberto Chiesa; Kenji Hayashi-2; Ph. Orban de Leipzig-2; Le resten'est que paroles-Yoko Tawada; L'unité énergétique du corps et la fluidité dans l'aikido-Anne Ducouret



N° 14 F = 2/05

Entretien : Nobuyoshi Tamura Sensei-p3; Jean-Paul Auy; Jean-François Riondet; Hommage: Nishio Sensei - Mme. Nocoquet/André Nocoquet; Le 40^{ème} anniversaire du dojo de Shimamoto shihan; Opération Coriolis; ... Paul Linden



N° 15 F = 3/05

Entretien : Jean-Marc Chamot; Jean-François Riondet p2; avec le Père Jonathan; la technique et du corps de Tada Sensei; André Nocoquet p2; Le point de vue d'André Cognard; Technique Ikkyo par Philippe Voarino; Les Dieux habitent les Tambours; Sudoku; Les sport est-il bon pour la santé?



N° 16 F = 4/05

Entretien : Jean-Marc Chamot p2; Alain Guernier; Malcolm (Tiki) Shewan; Paroles du Fondateur; Le point de vue d'André Cognard; Technique Ikkyo par Philippe Voarino; Les Dieux habitent les Tambours; Sudoku; Les sport est-il bon pour la santé?



N° 17 F = 1/06

Entretien: Alain Guernier p2; L'aikido à Madagascar; Gerhard Walter de Berlin; Paroles du Fondateur; Le point de vue d'André Cognard; Technique Jusan No Jo par Philippe Voarino; Tadashi Abe par A. Guernier; Sudoku; De la nature de l'aikido par S. Benedetti



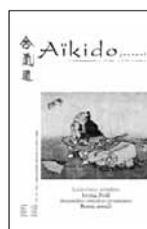
N° 18 F = 2/06

Entretien: Jean-Cabr, Greslé; Gianpiero Savegnano; Mio Takada; Torifune; Paroles du Fondateur; Le point de vue d'André Cognard; Technique Jusan No Jo par Philippe Voarino p2; Le sake : invention divine, plaisir humain; Shisei et sushi p3



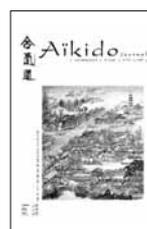
N° 19 F = 3/06

Entretien: L'aikido en Roumanie; Torifune p2; Paroles du Fondateur; Aikido et grossesse; Le point de vue d'André Cognard; Technique Jusan No Jo par Philippe Voarino p3; Masakatsu Bo-Jutsu par Gérard Blaize; Shisei et sushi p4



N° 20 F = 4/06

Entretien: L'aikido en Roumanie; Jean-Claude Aegeter; Torifune p3; Sekishoen; Le Nouvel An Japonais; point de vue d'André Cognard; Technique Ju Kara Jusan Made par Philippe Voarino p4; Le bokken; Sotai-ho



N° 21 F = 1/07

Entretien: L'aikido en Pologne; Daniel Leclerc; Les blessures du genou en aikido; Paroles du fondateur; vivre au Japon jusqu'à un âge vénérable; point de vue d'André Cognard; Le bokken-2p.; Sotai-ho-3p.

Anciens numéros :

2002/03	euros	5.00	chaque
2004	euros	5.50	chaque
2005	euros	6.00	chaque
2006	euros	7.50	chaque

nouveaux prix

(Prix valable pour l'achat d'une année complète) & frais d'envois

Aïkidojournal

Château du Blat, B. P. 27, F-07260 Joyeuse
ou abo@aikidojournal.fr
fax : +33-(0)475 39 56 32

Amis français : si vous voulez voir vos stages annoncés dans nos colonnes, il faut et il suffit que vous les enregistriez sur notre site internet

www.aikidojournal.fr

LE DÉBUT DE LA FIN

Perry et ses navires noirs n'ont pas causé la chute des Tokugawa, ils n'ont fait que la précipiter : la décadence du régime était déjà bien avancée. Dès le début du dix-neuvième siècle on assiste à une série de phénomènes typiques d'un système économique et social en crise, rappelant le milieu du quatorzième siècle en Occident.

Le déclenchement de la crise finale peut être daté de la mauvaise récolte de 1833. Les quantités de riz engrangées dans la région de Tōhoku (nord-est du Japon) ne sont que 35 % de la normale, moins encore dans certains districts (Sendai, par exemple). Ce qui n'aurait pu être qu'un embarras passager devient une tragédie avec les deux récoltes suivantes à peine meilleures et celle de 1836 encore pire. Il est difficile de faire un bilan de la famine, mais on peut estimer qu'elle a fait plusieurs centaines de milliers de victimes.

Autre conséquence des mauvaises récoltes, le revenu des impôts baisse dramatiquement, (de 1,25 millions de koku en 33 à 1,03 en 36). Le prix du riz triple ou même quintuple selon les régions. Les villageois fuient vers les villes où ils sont accueillis par des « soupes populaires » leur servant un mince potage de gruau, quand ce n'est pas par les portes verrouillées des citadins effrayés. Les samourais ne sont pas épargnés, les daimyos répercutant en aval la baisse des rentrées d'impôts en nature.

De plus une série d'épidémies (grippe en 1834, rougeole en 1862, variole) répand la mort dans le pays et ajoute au sens que « plus rien ne va plus ». Un important tremblement de terre suivi d'incendies ravage Edo (Tokyo) en 1855.

Les mauvaises récoltes et leurs suites, famines et épidémies, sont survenues dans un monde qui se délitait déjà. En effet, dès 1830 on pouvait voir se manifester l'agitation des masses populaires, prenant la forme d'une multiplication des *okagemairi*, pèlerinages de masse vers le sanctuaire d'Ise. Les *okagemairi* apparaissaient tous les 60 ans environ, mais celui de 1830 dépassa tout ce que l'on avait connu jusque là : si en 1771 il y avait eu 2 millions de pèlerins à Ise, en 1830, en quatre mois, ce fut une nuée de cinq millions de dévots (surtout des jeunes paysans) qui se pressa sur les routes et dans le sanctuaire, chantant, mendiant, volant, se livrant à toutes sortes de méfaits et causant sur leur passage désordre et

déprédation. Phénomène comparable, quoique moins sinistre, aux flagellants qui parcouraient l'Europe au 13^e et 14^e siècles, surtout lors de l'épidémie de peste (la mort noire) des années 1347-1349.

Les mouvements de masse ne restèrent pas limités à cette expression relativement bon enfant. Les soulèvements paysans et les révoltes urbaines se multiplient. Non qu'auparavant le Japon eût été un havre de paix sociale : on compte 2809 jacqueries et plus de mille émeutes urbaines (*uchikowashi*) au cours des deux siècles et demi de la période du bakufu. En 1831 une centaine de milliers de paysans révoltés terrorise la région de *Chōchu*. En 1836, ce sont plusieurs dizaines de milliers de protestataires affamés qui se révoltent dans la région du Mt Fuji. Et ce ne sont là que deux exemples parmi des dizaines. Cette série de soulèvements culmina avec l'insurrection menée à Osaka en 1837 par Oshio Heihachirō, un samourai ancien fonctionnaire de police. Son programme : « Nous devons punir les fonctionnaires qui tourmentent si cruellement le peuple. Puis nous devons exécuter les riches et fiers marchands d'Osaka. Puis nous devons distribuer l'or, l'argent et le cuivre amassés dans leurs caves, et les bales de riz cachées dans leurs entrepôts ». La tentative d'Oshio et de ses 300 partisans fut écrasée dans la journée.

Oshio allait, avec Yoshida Shōin et Saigō Takamori (voir la suite de cet article dans le prochain numéro d'Aikidojournal) devenir une des figures auxquelles s'identifieront Toyama, Uchida et leurs disciples, jeunes officiers ou intellectuels hyper-nationalistes.

L'historien japonais Hashimoto Mitsuru résume ainsi la situation du «... 'monde brisé' (yo no midare) du Japon de la fin de la période Tokugawa. Ce que les paysans voyaient était un monde de gouvernants sans merci et d'élites villageoises avaricieuses qui se refusaient à leur donner l'aide dont ils avaient besoin. La réaction des paysans était de contempler le 'monde de Maitreya' (miroku no yo) où ils vivraient dans la paix et l'abondance. Ils organisaient des rebellions visant au 'renouveau du monde' (yonaoshi) et adhéraient à de nouvelles sectes religieuses. Ces mouvements chaotiques et orgiaques représentaient une espérance de reconstituer la communauté brisée. (...) La prolifération de nouveaux mouvements religieux n'était qu'une des manifestations du sentiment des paysans que leur monde était profondément détraqué, et de leur efforts de radicalement

restructurer leur vie (...) L'espoir d'un monde nouveau prenait la forme explosive de mouvements millénaristes de masse. »

EE JA NAĪ KA

Ces manifestations connurent leur paroxysme au moment où, sous la pression d'une partie de l'aristocratie féodale (l'alliance Satsuma-Choshu-Tosa-Hisen) soutenue par les grandes maisons de commerce d'Osaka et de Kyoto, s'effondrait le shogunat. Les *okagemairi* avaient essentiellement mobilisé les campagnes. L'année 1867 vit les villes emportées par un vent de folie carnavalesque inouïe.

Alors que les factions rivales se disputaient le pouvoir, que l'économie souffrait d'une crise causée par l'afflux de marchandises étrangères et d'une hémorragie monétaire (or et argent) en direction des puissances occidentales, que les récoltes avaient encore une fois été mauvaises, plus d'une centaine de soulèvements ruraux et des émeutes urbaines répétées avaient marquée l'année 1866.

Le début de 1867 fut étrangement tranquille. Mais à l'automne les rues des villes virent un déferlement festif (dans un autre contexte culturel on dirait dionysiaque) d'hommes et de femmes. Tout était mis sans dessus dessous. Souvent, les hommes étaient habillés en femme, et les femmes en homme. On buvait, chantait, dansait, forniquait librement. Les maisons des aristocrates et des riches étaient envahies par des hordes hilares, chantant les plaisirs de la bouche, du ventre et du sexe et qui, scandale des scandales, ne prenaient même pas la peine de se déchausser. D'Edo à Hiroshima, les monômes alimentés au saké serpentaient dans les rues en psalmodiant la phrase qui allait donner son nom à ces mois fous : « Ee ja nai ka, ee ja nai ka », que l'on pourrait traduire par « Ce n'est pas bien ? », « Pourquoi se gêner ? » ou « On prend son pied ! ». On fit ainsi la fête, sans violence, jusqu'au printemps 1868. Le délire collectif avait souvent été précédé par une pluie d'amulettes et de morceaux de papier sur lesquels étaient dessinés des divinités shinto ou bouddhistes. On n'a jamais pu savoir d'où ils venaient.

C'est sur ce fond que les clans favorables à la restauration impériale, Satsuma et Choshu en première ligne, forcèrent le dernier shogun Tokugawa Yoshinobu à démissionner et installèrent le jeune Mutsuhito, l'Empereur Meiji à la tête du Japon.

La suite au prochain numéro 24FR